

ANDRÉ GIDE

Valeur : 0,50 F + 0,10 F

Couleur : vert

50 timbres à la feuille



Dessiné par SERVEAU

Gravé en taille-douce par BETEMPS

Format vertical 22 x 36

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 17 mai 1969 à PARIS;

générale, le 19 mai 1969.

André Gide est né en 1869 dans une famille de la haute bourgeoisie parisienne, où il grandit dans une atmosphère puritaine qu'il évoquera dans *Si le grain ne meurt*.

Il ne s'évadera de cette « adolescence contrainte » que pour fréquenter des cercles littéraires d'avant-garde : il publie pour eux en 1891 *Les Cahiers d'André Walter*, confessions de ses inquiétudes et de ses aspirations.

Un séjour en Afrique du Nord en 1893 lui permet de conjurer une menace de tuberculose; mais le rétablissement de sa santé est moins important que l'explosion de sa joie de vivre et l'affirmation de son ivresse de liberté : ce sont les thèmes des *Nourritures terrestres* (1897) et de *L'Immoraliste* (1901).

A partir de son mariage avec sa cousine, il mène une existence aisée, consacrée à l'élaboration de son œuvre, qui est le reflet de sa recherche de la vérité et du bonheur.

Dans *La Porte étroite* (1909), il analyse l'exigence de sincérité qui pousse Alissa dans la voie du renoncement. Son anticonformisme, son dédain des règles ordinaires de la morale s'expriment dans les bravades d'un jeune anarchiste se jouant de toutes les lois de la société, le Lafcadio des *Caves du Vatican* (1914).

L'auteur se dissimule à peine derrière le héros scrupuleux de *La Symphonie pastorale* (1919). Son idée de la complexité humaine est illustrée dans les aventures des *Faux-monnayeurs* (1925), si riches de ses contradictions, si intéressantes dans la perspective de l'antiroman ou du « nouveau roman ».

Au cours de ce qu'un critique a appelé sa « maturité inquiète », Gide s'analyse dans son *Journal* avec une honnêteté, une lucidité exemplaires. Ses goûts les plus

intimes s'y confessent audacieusement; ses crises intérieures s'y formulent avec une sincérité qui va jusqu'au refus de l'engagement définitif.

Une nostalgie le rappelle un moment vers les certitudes de sa jeunesse religieuse. La découverte du marxisme autour de la soixantaine entraîne de vigoureuses prises de position; mais le retour d'un voyage en URSS exigera la même netteté dans l'expression de la déception.

On entend dans le *Journal* les témoignages d'une conscience qui veut « assumer le plus possible d'humanité », les indignations et les revendications d'un esprit, d'un cœur qui s'écrient : « J'ai besoin du bonheur des autres pour être heureux. »

Le dernier état de la pensée gidienne se formule sans doute dans les leçons que le sage moderne essaie de tirer en toute indépendance de ses expériences multiples et désintéressées, au cours de sa quête d'une vérité si difficile à découvrir.

Dans une langue contrôlée, exigeante, scrupuleuse, d'une sobriété limpide, classique, Gide aime noter surtout ses hésitations, ses revirements, ses approches : « Je suis un être de dialogue et non point d'affirmation. » On le sent de la famille de Montaigne et des grands moralistes : la plus complète connaissance de lui-même lui sert surtout à des remises en question, comme s'il voulait entretenir chez les hommes une sorte de ferveur inquiète aidant au bonheur de tous.

Le prix Nobel en 1947 est venu consacrer la gloire de celui qui parlait sans doute par la voix de son *Thésée* : « Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. »

